



Les toits carrés de Fès, deuxième ville du Maroc, sont constellés de milliers de confettis blancs. Ce sont les antennes paraboliques. À l'unisson dans la cité millionnaire, les paraboles sont tournées vers les programmes télé du soir cachés dans le ciel.

Enfoui sous l'une d'elles, Moshé est affalé dans son fauteuil. Il suit d'un air attentif les informations. Ses lunettes reflètent la crise du Niger, la hausse du cours du pétrole, l'attentat de Kaboul, mais son visage tanné demeure impassible. Seuls les doigts de sa main droite tambourinent, de temps à autre, sur l'accoudoir.

Dans la cuisine sourdent des bruits de casseroles. Le bourdonnement d'un mixeur résonne. Le fumet d'un tajine se répand dans la maison, annonçant la *hachaa* : le repas du soir.

Une forme s'interpose devant l'écran télé :

« Moshé, ta fille n'est toujours pas rentrée ! »

M. Benaïm se redresse, bouche ouverte, pour protester contre cette irruption devant l'écran. Tsipora, sa femme, se tient devant lui, les poings sur les hanches.

« Tu trouves ça normal, à cette heure ? » gronde-t-elle.

Moshé Benaïm roule des yeux indignés en secouant la tête de droite et de gauche. Sa femme tourne les talons ; l'écran télé réapparaît. Avec un soupir de soulagement Moshé se laisse retomber en arrière dans le creux moelleux du fauteuil. Il tend la main vers la table basse, où est posée une bouteille de Sidi Ali et se sert un verre d'eau gazeuse. Cette interruption lui a donné soif.

La porte d'entrée claque. David rentre du travail.

« David ! crie sa mère de la cuisine. Ta sœur n'est pas rentrée ! Tu sais où elle est ? »

David s'adosse au mur blanc pour enlever ses chaussures, les yeux tournés vers le sol.

« Non, *mama*. Mais j'ai croisé Élysée en bas. Peut-être qu'il sait ?

– Il est encore au café ? à jouer à la belote ? Descends voir ! Dis-lui de ramener sa sœur ! »

David n'a pas le temps de troquer ses chaussures au profit d'une paire de babouches fraîches. Il redescend déjà les marches de l'escalier.

David est le cadet des cinq fils de la famille Benaïm. C'est un bon garçon. Il ne rechigne jamais à rendre service. Des cinq frères, il a commencé à travailler le premier. Il a toujours reversé une part généreuse de son salaire à ses parents. Plus qu'il ne fallait. Il est électricien. Il travaille dur et à plein temps chez les Sefrioui. Trapu, il a le front carré et le cheveu ras. Des lunettes de soleil, modèle lunettes d'aviateur, sont glissées dans le col de son polo. Ses manches courtes font ressortir ses biceps. Il est vêtu d'un polo noir sur lequel est inscrit, à l'endroit du cœur, en lettres blanches : POLO.

Dans la montée d'escalier il rencontre son frère Gabriel.

« Où tu vas ?

- Je descends voir Élysée.
- Il tape la belote au café.
- Je sais. Tu n'as pas vu Keren ?
- Non. »

Gabriel est plus jeune que David d'un an seulement. Il travaille à l'autre bout de la ville chez Acima, un supermarché où il est chef de rayon. C'est lui qui rapporte la bière à la maison quand le besoin se fait sentir, car on ne trouve pas de boissons alcoolisées dans les épiceries du quartier. Il ramène toujours de la Heineken. Elle est brassée directement au Maroc, à Casablanca.

« Qu'est-ce qui se passe ?

- Keren n'est pas rentrée. *Mama* se fait du souci. »

Une moustache noire fournie surplombe les lèvres épaisses de Gabriel, assortie d'un léger bouc au menton. Son air taciturne intimide les gens mais plaît à son patron, qui y voit le sérieux requis pour sa fonction. Il porte une veste cintrée noire sur une chemise blanche, avec un revers de col fantaisie. Le regard sombre, il scrute son frère puis sa montre.

« Je redescends avec toi », décide-t-il.

Sa journée a été longue. Gabriel a pris plusieurs bus le matin pour aller travailler, plusieurs bus le soir pour rentrer à la maison.

Les deux frères descendent l'escalier sans se hâter. Ils passent devant la porte des Khaoulani, au deuxième étage, où résonnent des cris d'enfants, longent celle des Hamdoune, au premier, où la radio coranique retentit à plein volume. Dehors, la nuit est douce. Une odeur de terre, venue des collines bleues qui surplombent la ville, ou bien des tanneries, souffle dans l'air son arôme. Des effluves de nourriture et d'épices se mêlent aux chants du muezzin. Un sac en plastique noir glisse sans bruit sur le pavé, plus léger qu'un verset, sous la lumière mordorée d'un lampadaire.

Ils retrouvent leur frère Élysée au café. Il est assis dans une salle enfumée en contrebass du 7, rue El Mallah. Il n'a pas l'air étonné de les voir. Assis au milieu d'un cercle de joueurs, il tient un jeu de cartes en éventail dans la main. De loin il leur adresse un clin d'œil. L'atmosphère du café est chaleureuse. Les fumeurs de chicha observent la partie tandis que la radio joue Abdelaziz Stati.

« T'es pas très pressé de rentrer, frerot, commente David. T'as déjà mangé ?

– Regarde, dit Gabriel, il a encore des miettes sur sa chemise.

– *Wakha*, un casse-croute au thon ! rit Élysée en se tapant le ventre marqué par un début d'embonpoint. Vous savez bien que j'aime pas manger à table. Je préfère les sandwiches. Le *kif*, c'est rentrer chez l'épicier et lui commander un casse-croute ! Il prend le pain, là, comme ça, sous tes yeux... Il l'ouvre en deux, il le tartine de thon sévillane et de sauce tomate avec son grand couteau, et puis il rajoute les olives, les piments rouges... Comment est-ce qu'on peut résister à ça ? » Il marque une pause. « Vous êtes descendus ici pour entendre la recette du bonheur ? » Gabriel secoue la tête. « Alors quoi, qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Keren n'est pas rentrée, dit David. Tu sais où elle est ?

(à suivre)